

réprimé, la contre-révolution intérieure s'y installerait ouvertement et recevrait l'appui direct de la contre-révolution internationale. Cronstadt deviendrait le signal de soulèvements contre-révolutionnaires à travers tout le pays. Nous verrons plus loin, texte à l'appui, que cette opinion n'était pas sans fondement. Signalons aussi que telle était l'opinion formulée plusieurs années après par des hommes comme Alfred Rosmer et Victor Serge qui vivaient alors en Russie soviétique et qui, pour des raisons évidentes, prêtaient une oreille attentive aux arguments des anarchistes.

Rosmer, d'origine syndicaliste révolutionnaire, avait conservé des liens avec ces milieux. Il fut un des premiers à réagir contre la dégénérescence bureaucratique. Dans son livre, écrit près de trente ans après les événements, il maintient l'appréciation qu'il avait de Cronstadt à l'époque et fait la critique du livre d'Ilda Mett. Qu'on ne dise pas que Rosmer fit passer son amitié pour Trotsky au dessus de la vérité, il était un incondicional de personne et n'aurait pas dissimulé ses positions s'il avait pensé devoir les changer :

*« Il fallut étudier et préciser la nature du mouvement, et avant tout ses causes ; il y en avait d'évidentes. Le Cronstadt de 1921 n'était plus le Cronstadt de 1917 ; le transfert du gouvernement soviétique à Moscou avait drainé une grande partie des militants ; la guerre civile en avait pris beaucoup. Les faubourgs ouvriers avaient fourni leurs contingents ; le Petrograd de l'insurrection d'Octobre, le Petrograd où s'étaient déroulées toutes les phases de la révolution, donnait alors l'impression d'une capitale, désaffectée, déchue de son rang (...)*

*« Que des éléments contre-révolutionnaires aient cherché à profiter de la situation, c'était normal ; leur rôle était d'exciter les mécontentements, d'envenimer les griefs, de tirer vers eux le mouvement. D'où sortit le mot d'ordre des « soviets sans bolcheviks » ? Il n'est pas aisé de le préciser, mais il est si commode pour rallier tout le monde, tous les adversaires du régime, en particulier les socialistes révolutionnaires, les cadets, les mencheviks, empressés de prendre une revanche, qu'il est permis de supposer que ce sont eux qui en eurent l'idée, et la propagande qu'ils firent sur cette revendication pouvait toucher les marins et les soldats, la plupart jeunes recrues venant des campagnes, troublés déjà par les plaintes*

*acrimonieuses que leur apportaient les lettres de leurs familles, irritées par la brutale réquisition (...)*

*« Même si on admet que le soulèvement fut le fait d'ouvriers et de marins qui agissaient en pleine indépendance, de leur propre initiative, sans liaison avec des contre-révolutionnaires, il faut reconnaître que dès le déclenchement du soulèvement, tous les ennemis des bolcheviks accoururent : socialistes-révolutionnaires de droite et de gauche, anarchistes, mencheviks ; la presse de l'étranger exulta ; elle n'a même pas attendu la phase active du conflit pour le signaler ; le programme des rebelles ne l'intéresse pas, mais elle comprend que leur révolte peut accomplir ce que les bourgeoisies coalisées n'ont pu faire : renverser un régime exécuté dont depuis des années elle guette vraiment la chute (...)*

*« Les faits rapportés dans la brochure d'Ilda Mett montrent que c'est le comité révolutionnaire provisoire qui prit l'initiative des mesures militaires. Sur une fausse nouvelle, il se hâta de faire occuper les points stratégiques, s'empara des établissements d'Etat, etc. Ces opérations ont lieu le 2 mars, et c'est seulement le 7, que le gouvernement, ayant épuisé les tentatives de conciliation, dut se résoudre à ordonner l'attaque. Les socialistes-révolutionnaires s'étaient employés à empêcher une solution pacifique du conflit. Un de leurs chefs, Tchernov, cet ancien ministre des cabinets de coalition qui menèrent la révolution de Février à Kornilov et Kérénsky, s'écria : « Ne vous laissez pas tromper en entamant avec le pouvoir bolchevik des pourparlers que celui-ci entreprendra dans le but de gagner du temps ». Le gouvernement engagea l'action devenue inévitable à contre-cœur comme le confirme le témoignage de Loutovinov, un des leaders de l'« Opposition ouvrière » ; arrivant à Berlin le 21 mars, il déclarait : « Les nouvelles publiées par la presse étrangère sur les événements de Cronstadt sont fortement exagérées. Le gouvernement des soviets est assez fort pour en finir avec les rebelles ; la lenteur des opérations s'explique par le fait que l'on veut épargner la population de la ville. »*

*« Loutovinov avait été envoyé à Berlin en disgrâce, et le fait qu'il appartenait à l'« Opposition ouvrière » donne un prix spécial à sa déclaration. »(4)*

(4) Petite collection maspero, t. II, p. 14-17.